

Cette langue qui me forme, me tient et me flatte

1

Entre Siegfried et moi – en rôdant jadis aux parages des loups de la Tête d’Or, ou bien en collinant ; en fauteillant par téléphone fixe à présent – nos conversations sont gouvernées par une géographie symétriquement inverse de notre « première langue vivante ».

Il est convaincu que le français l’a sauvé des courants de sa langue maternelle, l’allemand, dont il voit raideur et sommation qualifiées de luthériennes. Sur l’autre flanc du promontoire du dire, je suis souvent sidéré par la rigidité – annonçant les remparts de la nécrose – dans la pratique usuelle du *français*, tandis que l’*allemand* offre des possibilités d’échafauder hors norme. *Dasein* en est une classique illustration, fameux concept en philosophie, terme peut-être emprunté au troisième *Sonnet à Orphée* « Gesang ist Dasein » de Rilke, et que Büchner utilisa – voire, inventa – un siècle auparavant. On rencontre aussi un fascinant « surgis des choses / précaires / les oisillons chantent / sur la branche de ton dasein » dans un poème de 1924 de Robert Walser.

Les histoires de la réclusion dans les deux langues, différentes, souvent liées, sont fort longues.

Je parle ici du *français correct*. Celui appris à l’école ; celui du partage collectif certes ; celui de l’unité linguistique au nom de la loi et de la République – de la foi et du roi auparavant – avec invectives en rouge dans la marge du devoir : « mal dit » ; ou plus sournois : « pas français ».

Ah ! Ce « pas français » qui en disait si long, non sur les enseignants, mais sur un système.

Le français de la norme donc, grammatical, structurel ; le français des institutions, de l’administration, de la communication massive. Le français de la lettre d’embauche.

Mais le français de la calèche, allaité au modèle du roman populaire feuilletoniste du XIX^e. Le français des administrateurs de langue, courroucés s’ils avaient su qu’à l’étranger, on détricotait le mythe de la Langue-Une, et qu’on enseignait la réalité de neuf langues en France. « Il n’y a qu’une seule langue dans la République, c’est le français » déclara un premier Ministre en 2015. Le français associé au maintien de l’ordre. Faut-il rappeler que Claude Ollier publia en 1961 *Le maintien de l’ordre*, dont l’arrière-pays culturel est un Maroc détenu par la langue de l’administration française ?

Nous avons ri jadis avec des amis souabes, quand je racontais que le secrétaire (perpétuel) de l’Académie française avait pris soin, par une rhétorique opiniâtre, de rédiger deux pages dans *le Monde* pour nous expliquer que « Madame La Première Ministre », ce n’était pas français. Sans

doute une des nombreuses et aimables manœuvres pour contribuer à faire oublier le fait qu'il y eut une femme première Ministre : Edith Cresson.

2

Selon le principe goethéen : « à la question pourquoi, il faut interroger plutôt le comment », je m'étais demandé à Berlin, comment démarrer *Allemandes*. Chaque jour je transcrivais ce que je comprenais et retenais de l'actualité radiophonique. L'ensemble, hétérogène, était truffé de fautes de syntaxe et d'orthographe. J'ai traduit le tout ensuite en « français », en quête d'un équivalent aux fautes initiales. Ces fautes surgies par incompetence linguistique, ou par incapacité à suivre le débit de l'animateur radio, prenaient soudain un caractère artistique.

La notion de faute, dans l'usage de la langue, m'est apparue inappropriée, parce que se révélait dans ce cas un symptôme culturel d'une double appartenance. Cette notion de faute, avec pour corollaire celle de culpabilité et de réparation, est bien sûr dévastatrice. Ainsi dresse-t-on inconsciemment le néophyte, parfois jusqu'au traumatisme. Combien d'étudiants inscrits au programme de la Station d'arts poétiques (ENSBA Lyon) commencent par m'avouer : « Je fais des fautes » ; « Je suis dyslexique ». Ma réponse est invariable : « C'est plutôt une bonne nouvelle pour le travail que nous allons faire ensemble. »

À Berlin parallèlement, mon attention se portait sur des mots allemands courants dont l'origine provenait clairement du français, déformés, transformés, « corrompus » (comme l'on dit) ; comme oxydés par la langue d'arrivée. Ce qu'on nomme *Fremdwörter*, mots étrangers. Ils avaient été souvent introduits par les Huguenots exilés, qui arrivaient en outre avec leur éthique, leur esprit d'entreprise, leurs savoirs et savoir-faire. Je ne voyais pas dans *OFFIZIER*, dans *ETIKETT* ni dans *KURSIV* une faute bien sûr, mais le signe d'une mémoire et d'un transfert de fonds sémantique et culturel, et l'empreinte fossilisée du réfugié trouvant sa voie, et sa voix. Je collectionnais ces « mots trouvés » cueillis dans l'espace public ou dans les conversations. Nous en jouions à la manière de Schwitters avec le poète Emmett Williams, sensible lui-aussi à ce phénomène, en répétant à l'envi *ETEPETETE ETEPETETE* (venu de *ETRE PEUT-ETRE*).

J'entrevois, comme Siegfried, un réservoir spéculatif dans l'appréhension commune des deux bassins langagiers. Les *fremdwörter* se trouvent en miroir, adossés à leurs voisins d'origine, dans la deuxième partie d'*Allemandes*, inspirée de *La colonie pénitentiaire* de Kafka. L'usage de ces mots trouvés était exaltant et libérateur. Sans doute participaient-ils d'un plan d'évasion. Ils agissaient aussi comme entrave au récit linéaire. Ces termes étrangers entre parenthèses avaient finalement fonction d'amples signes de ponctuation, de mise en suspens. C'est par ce chemin que je suis entré dans une lente réflexion sur l'imposition progressive d'une norme orthographique, qui oublie le plus souvent que les lettres sont au préalable des outils de transcription sonore de la parole, jusqu'au moment où, selon un basculement conceptuel, l'alphabet devint le vecteur impératif d'une langue écrite, de plus en plus muette. Mon

expérience de compositeur-typographe m'a aidé également à ne pas perdre la dimension haptique de la langue et de l'écriture : la phrase, le vers, n'est-ce pas plus lourd qu'on ne le croit, à l'instar du plomb ?

3

C'est donc cette curiosité originelle – mais pourquoi donc ? – pour la « malorthographe » du fait du franchissement (*übersetzung*) vers l'autre langue, qui forgea un axe formel d'*Allemandes*. J'étais loin d'imaginer qu'il allait aussi orienter les tomes suivants du *Cycle des exils*. Poursuivant mon *Diaire* par un chemin de migration en France, entrant en exil de la langue française, je désirais préserver cette aberration des étoiles-mots ajoutant du sens, du bougé et du relief dans le tain de l'entre-deux mots. Ces déformations repues du temps et des lieux, je les ai localisées dans la différence entre lexique normalisé et vieux français, ou dialectes. L'expérience de *Mossa* traversant le bassin wallon accrut et stimula mon intérêt : les parures locales ouvrent à des sonorités inouïes, à des agencements reconstituant l'énergie de la langue, comme certains chants populaires ont généré les musiques extraordinaires de Mahler, de Bartók, de Janáček, de Ravel ou encore de Berio.

Ce langage « corrompu » est souvent le lieu d'une prise de conscience de la qualité sonore et plastique de la langue – sa dimension morphique – que l'on peut notamment faire ressentir auprès des jeunes gens, en leur lisant François Villon, Rabelais ou Marie de France en vieux français. Cela devrait inciter à créer de nouveaux mots, à reconsidérer les pesanteurs ou fadeurs sémantiques, plutôt qu'insister sur le « progrès » qui nous sépare de ces auteurs. À faire de chacune et chacun un apprenti poète. Un élève dans la classe de Pierre Drogi me demanda pourquoi j'avais écrit « au fur » dans un de mes livres, sans y ajouter « et à mesure ». Je lui ai montré qu'« au fur » appelait immédiatement à l'esprit « et à mesure », devenu dès lors inutile. Je crois avoir fait mon boulot en précisant, d'un sourire complice, que je comptais sur lui pour qu'il ne fasse pas la même chose dans sa disserte-au-bac.

Un autre puits fut la richesse toponymique des cadastres napoléoniens. *Gringolée* m'a par exemple fait voyager. Ou encore la beauté austère des atlas linguistiques, où parlars et lignes de partages se conjuguent souvent avec les reliefs.

Il y eut aussi – d'emblée – les lexiques et glossaires techniques de métiers, faits de termes qui ont un sens dans la langue commune, tandis qu'ils prennent une signification particulière pour tel corps de métier. Le langage, celui de la tribu ou du clan, est alors hermétique aux « autres ». La dernière partie d'*Allemandes* fut conçue sur la base d'un dictionnaire des termes de la cordonnerie, que je consultais dans les usuels à la *Staatsbibliothek* berlinoise.

Cet écartèlement sémantique d'un même terme dans la langue courante et dans celle du monde de la chaussure, n'a guère d'incidence. Mais qu'en est-il des termes de l'économie, de la finance,

du marketing, de l'informatique, de la médecine, de l'agriculture intensive, dans une société néolibérale ? Ces mots qui s'appuient sur une étymologie ancienne, acquièrent un sens nouveau, ils deviennent peu à peu mots-clefs dans leur sphère spécifique puis, par contamination dans l'espace domestique ou professionnel soumis et fascinés à ces savoirs techniques, ils orientent, du fait d'un simulacre de sens commun, notre parler. Ils influencent notre pensée, notre rapport aux autres, nos objectifs enfin. C'est ainsi que nous en venons, l'air de rien, à « cibler » nos désirs, à « gérer » nos enfants, à « mutualiser » nos efforts. On peut écrire d'un pdg qu'il « a un sens poétique des affaires » (lu dans un magazine hebdomadaire réputé). De façon plus anecdotique, nous « imprimons » notre courrier de résiliation d'abonnement, quand nous n'en sommes pas à « l'éditer » (salut respectueux ici à nos audacieux éditeurs). Et je devine que vous non plus, ne comprenez pas grand-chose aux explications du sympathique réparateur de votre ordinateur.

Le langage des administrateurs de langue, nous éloignant de la langue vernaculaire, impose discrètement un mode assujetti de penser et de dire. Comme le dit le populaire Pierre Rabbi « la sémantique n'est pas innocente, elle a le pouvoir de manipuler l'être humain pour obtenir son consentement et fabriquer des normes ». Au moyen-âge le jouvanceau catholique faisait l'acquisition d'un vocabulaire, dont le sens devrait nous faire froid dans le dos encore aujourd'hui : gentil ; fidèle ; vérité ; fou ; tête de turc ; gauche (maladroit ou sinistre) ; sujet, etc. C'est précisément en gommant l'aspect philologique du mot qu'il est plus aisé d'induire auprès des élèves et des étudiants, le vocabulaire de référence actuel. Lequel finit heureusement par devenir « incorrect » parfois. Il devient plutôt rare par exemple qu'un homme mûr s'adresse à une femme qui se présente en couple, par « mademoiselle ».

Il faudra bien un jour non sans détermination reléguer le mot *migrant*, né dans l'administration coloniale.

4

Il ne s'agissait pourtant pas de revenir à une langue vernaculaire, que d'ailleurs je ne connaissais pas. Mais de m'extraire du carcan de la langue informative relevant d'un patrimoine inculqué à l'école, dans le périscolaire, au lycée comme dans l'enseignement supérieur, dont les valeurs normatives ne m'ont d'ailleurs ébranlé que lorsque j'ai aspiré aux arts poétiques.

J'ai mis longtemps à comprendre en quoi l'expression « langue maternelle » m'irritait. Je ne voyais pas pourquoi une langue apprise au contact des administrateurs de langue pouvait être maternelle. A moins de vanter l'élevage au biberon de lait écrémé en poudre, aseptisé, plutôt qu'au lait maternel ? Par cette éducation, le langage rétréci conduit l'élève à la mono-question du « pourquoi », laissant de côté le « comment ». Parce que le « comment » relèverait non de la raison, d'une méthode acquise ou d'une technique, mais du sensible, de l'expérience et d'une méthode qu'il faut s'inventer. Lorsqu'Antonin Artaud fut invité à parler de la peste à la Sorbonne, il a rapidement abandonné le registre de la conférence. Il lui sembla plus important de faire

ressentir, par les gestes, par ses mimiques et sa voix, les effets de la peste. La salle se vida peu à peu. « Ils préfèrent un discours à l'expérience » avait-il dit à l'unique auditrice restée jusqu'à la fin, Anaïs Nin.

J'aurais désiré outrepasser cette langue « maternelle », atteindre une sorte de niveau « élémentaire » (par analogie au langage du système scolaire) incluant autant une conscience haptique et sonore, qu'une dimension critique des usages écrits et parlés. J'aurais espéré m'extraire de cette langue corsetée, pour me retrouver dans les langes, au berceau d'une nouvelle matière morphique. Non pas pour attaquer le français normatif, dont je fais également usage, mais pour l'élargir, le rendre plus vivant, plus charnel. Renforcer le sentiment de *Sprachlichkeit* – sorte d'essence plasticienne de la langue – que Joseph Beuys évoque, lorsqu'il donne forme sculpturale à la parole. A une question que lui posait un directeur du Goethe-Institut, le poète Oskar Pastior, dans le même état esprit, répondit : « je n'écris pas en allemand, j'écris en Pastior ».

Mon cheminement personnel, rempli de tâtonnements, de concours de circonstances, d'intuitions, est sensible aussi aux confirmations par l'analyse critique. Le *penetralium* du doute de Keats n'est jamais bien loin. Tout finirait par s'expliquer, pour être expliqué. Pourtant le pourquoi à la lumière d'une théologie politique reste une question ouverte, dès que la réalité est abordée par le continent mnésique. Il est probable qu'en ce qui concerne les mystères du fonctionnement de la mémoire – des mémoires – nous n'en sommes qu'au balbutiement.

Mon ancien éditeur Patrick Fréchet – qui fut l'excellent éditeur de Nicolas Pesquès et de Pierre Courtaud notamment – me révéla que mon voisin n-1, au catalogue de la BNF, portait même patronyme que moi. Jean-Baptiste, « Agent du gouvernement sur les Mines de mercure du ci-devant Palatinat » à l'ère napoléonienne, avait publié un

Dictionnaire Allemand-Français

CONTENANT

LES TERMES PROPRES

À L'EXPLOITATION DES MINES,

À LA MINÉRALURGIE ET À LA MINÉRALOGIE

Ignorant presque tout de mes ancêtres, j'ai adopté cet agent palatiné (1745-1825), dont le métier visait le contrôle des exploitations de mines, tandis que mon activité vise surtout à exploiter la perte de contrôle des filons de mots. Mais peut-être m'a-t-il transgénérationnellement inculqué les gènes du dictionnaire de métier, le plaisir des termes corrodés par l'usage et le temps dans une autre langue, le désir impérieux enfin de franchir les passerelles franco-allemandes, combiné au carottage des terrains et à l'extraction souterraine. « Glück auf ! » comme l'on s'écrie dans une mine en guise de salut.

Peut-être en cherchant mieux dans le catalogue de la Bibliothèque nationale à Berlin, aurais-je utilisé ce dictionnaire plutôt que celui de la cordonnerie ?

Jean-Baptiste donne une définition multiple d'*übersetzen* qui me ravit selon toutes ses facettes :

ÜBERSETZEN, v.a. traduire , faire une version ; tourner , rendre un ouvrage d'une langue en une autre ; (*t. de min.*) , traverser , couper la ligne de direction d'un filon , soit par un percement , soit par un autre filon ou par veine (*t. de fond.*) , charger le fourneau outre mesure ; v.n. passer par-dessus , franchir.

L'espace avant la virgule dans l'édition de 1809 – ici respectée – a aussi son importance.

N'est-il pas au passage paradoxal que le monde des arts poétiques use majoritairement d'un système de ponctuation – la police secrète de la langue – dont la norme remonte pour l'essentiel, à la monarchie ? Je conçois l'excitation, ou sinon le confort que procure la contrainte de la règle imposée, ayant valeur de loi, comme ici dans la rédaction de ce texte. Œuvrer à l'intérieur de la norme autorise en outre l'espoir de ne pas perdre ses lecteurs. Mais pourquoi ne pas s'émanciper de ce patriarcat linguistique et typographique – comme se sont affranchis de nombreux auteurs de langue allemande, en délaissant par exemple la capitale des substantifs – puisque les éditeurs se sont, pour la plupart, séparés des services du correcteur ? Nos chers lecteurs n'espèrent-ils pas aussi se perdre, évoluer en hors-piste, pour mieux se retrouver ailleurs, sur une nouvelle rive ?

L'artiste libre de l'écriture, *der freie Schriftsteller*, a ouvert une brèche, nous l'oublions souvent. Il a créé une bifurcation dans l'archétype du livre, où la page n'agit plus en miroir dans lequel le lecteur, flatté, se reconnaît. Que reconnaît-on de soi dans *Illuminations* ou dans *Le voleur de Talan* ?

Ce que cultivent à l'inverse finalement, les administrateurs de la langue, c'est notre narcissisme. En nous installant confortablement dans l'unique langue que nous connaissons depuis des lustres, ils nous rendent passifs, satisfaits, y compris de nous. Soumis. Une fois domestiqués, et même entretenus dans la peur, nous voici mieux disposés à gober leurs paroles.

Ils expliqueront encore que le masculin l'emporte. Au cœur de la crise, ils diront que la souffrance « dépasse les mots » ; qu'elle est « au-delà des mots ». Ils ont toujours dit cela, ignorant les poètes, qui ont pourtant une certaine idée de l'au-delà des mots de la norme.

Ne perdons pas de vue, ni surtout d'ouïe, que le mythe de Narcisse est à double tranchant. En ses parages, il y a Écho, figure énigmatique, fascinante, dans l'estompe. La voix des arts poétiques. Le possible sentiment merveilleux cher à Walter Benjamin, vers quoi Claude Ollier s'orienta au crépuscule de son œuvre, dans *Qatraprophe*, où les gens viennent écouter le scribe et le son de mots inconnus qui « font lieux de connivence, relais de parlars secrets. »

Edenkoben (Palatinat), *Künstlerhaus*, juillet-août 2020.